

Le texte du Professeur Pinard. Du nouveau et de l'ancien sur Semmelweis

J. B.

Volume 18, numéro 2, automne 1985

Céline : scandale pour une autre fois

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500708ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500708ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

B., J. (1985). Le texte du Professeur Pinard. Du nouveau et de l'ancien sur Semmelweis. *Études littéraires*, 18(2), 401–416. <https://doi.org/10.7202/500708ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1985

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

DU NOUVEAU ET DE L'ANCIEN SUR SEMMELWEIS

La découverte d'un certain nombre de documents biographiques nous permet maintenant de bien étudier le rôle de la transposition dans les récits autobiographiques de Céline. Or, ce sont de tels documents qui nous font toujours défaut pour Semmelweis; en fait, si on a la liste des ouvrages que le Dr. Destouches a pu consulter (voir la bibliographie de la thèse dans les Cahiers Céline 3, p. 79), personne n'a jusqu'à ce jour fouillé ces textes — plusieurs, en allemand, n'étant peut-être pas disponibles en français — et surtout on n'a pas cherché à les comparer à la biographie célinienne. Pour cette raison, nous reproduisons ici l'article du professeur Pinard (de la Faculté de Médecine de Paris), paru dans la Presse médicale du 17 novembre 1906 (n° 92, pp. 739-742). Si nous ne pouvons avancer qu'il s'agit d'un texte important (plus important que les autres) dans la genèse de ce premier récit célinien, nous croyons qu'il a un statut tout à fait particulier et qu'il peut à juste titre être considéré comme un intertexte de Semmelweis, Céline ayant lui-même publié une version abrégée de sa thèse dans la Presse médicale, pour être critiqué ensuite dans ce même périodique par le professeur Tiberius Györy (10 septembre n° 73) qui, afin de prouver ses dires, nous renvoie à Pinard.

L'article de Györy (que nous trouvons dans les Cahiers Céline 3, pp. 94-96) venait rectifier certains éléments de la biographie de l'accoucheur hongrois; celui de Pinard nous permet, sinon d'analyser définitivement le travail de l'écriture célinienne dans Semmelweis, de poser des questions importantes. Comment Céline déforme-t-il la vie de Semmelweis, mais également sur quel ton raconte-t-il cette histoire? L'article de Pinard nous oblige peut-être à reconsidérer la singularité de la thèse du Dr. Destouches: en tant que biographe de Semmelweis, il n'est pas le premier à se présenter comme un redresseur de torts, pas plus qu'il n'est le seul à tirer de la vie de son héros des enseignements. Cependant, alors que Pinard veut montrer tout à la fois «l'influence néfaste des dogmes en médecine», l'importance des moyens prophylactiques et l'altruisme du médecin, Céline, quant à lui, insistera sur le destin malheureux de Semmelweis, dont il fera d'abord et avant tout une victime du délire des hommes (ou du sien?), un grand persécuté, un martyr. L'accent n'est plus le même. Finalement, il nous faut attirer l'attention sur ce passage de l'œuvre de Semmelweis que Pinard prend la peine de citer: ces quelques lignes nous donnent à penser que l'écriture même du médecin hongrois préfigurait celle de l'hygiéniste français (médecin et pamphlétaire), dont c'est aussi «l'indignation qui inspira la plume» et qui, préférant à un silence complice une parole compromettante, a eu «la conviction d'avoir fondé une doctrine sur la vérité».

J.B.

Faculté de médecine de Paris

Clinique obstétricale Baudelocque

IGNACE PHILIPPE SEMMELWEIS ¹

— 1818-1865 —

Par le professeur PINARD.

Messieurs,

Tout récemment, le 30 Septembre dernier, eut lieu à Budapest l'inauguration du monument élevé à la mémoire de Semmelweis.

N'ayant pu, comme je le désirais, me rendre à cette glorification et témoigner dans cette solennelle circonstance mes sentiments admiratifs et reconnaissants, je veux consacrer ma première leçon de l'année scolaire au souvenir de cet homme si longtemps méconnu ou dédaigné, qui a mérité à si juste titre d'être placé au premier rang parmi les bienfaiteurs de l'humanité.

Aussi bien, j'accomplirai un acte de justice, j'allais dire de réparation, et j'affirmerai dans vos esprits des notions capitales, notions qu'on ne saurait assez répéter aux étudiants, car, seules, elles permettent aujourd'hui aux médecins et surtout aux chirurgiens et aux accoucheurs de ne plus être dangereux dans l'exercice de leurs fonctions.

Mais il est probable que beaucoup parmi vous se posent mentalement, à l'instant même, ces deux questions : Qui est Semmelweis ? Qu'a-t-il fait ? Je vais essayer de répondre à ces deux questions. Pour cela, je puiserai largement surtout à cette source si pure et si abondante où peuvent toujours s'abreuver sans crainte les accoucheurs altérés de vérité historique, j'ai nommé *l'Essai d'une Histoire de l'Obstétricie* de *Ed.-Gasp.-Jac. de Siebold*, traduite, annotée et enrichie d'un appendice par le vénéré doyen de l'obstétricie française, le professeur F.-J. Hergott² qui consacra à Semmelweis l'un de ses plus beaux chapitres.

Ignace Philippe Semmelweis naquit à Ofen le 1^{er} Juillet 1818. Il était de pure race hongroise, car, d'après des preuves authentiques, ses ancêtres étaient déjà citoyens hongrois au XVII^e siècle. Après l'achèvement de ses études classiques, âgé de dix-neuf ans, Semmelweis se rendit à Vienne pour y étudier le droit, qu'il abandonna bientôt, attiré qu'il était par la médecine à laquelle il se consacra définitivement en étudiant alternativement à Vienne et à Budapest.

Reçu docteur à Vienne le 4 Avril 1844, après avoir soutenu une thèse sur la *Vie des plantes*, il fut nommé, le 26 Novembre, maître en obstétricie et quatre jours après, docteur en chirurgie.

Ayant eu pour maîtres Rokintansky et Skoda, il voulut d'abord s'adonner à la médecine, mais ne tarda pas à diriger exclusivement ses études vers l'obstétricie. Le 29 Février 1846, il fut nommé assistant provisoire et, le 1^{er} Juillet de la

même année, assistant titulaire de la première clinique obstétricale de Vienne, dirigée alors par le professeur Klein.

Qui vit-il là ? que fit-il ?

Pour vous faire comprendre les réponses à ces questions, il est absolument nécessaire de jeter un regard en arrière et de vous donner un court aperçu historique concernant ce fléau appelé alors : fièvre puerpérale.

Assurément, de tout temps, on a observé que des femmes récemment accouchées pouvaient être atteintes d'accidents fébriles et mourir plus ou moins rapidement. Hippocrate, Galien, Celse, Avicenne, etc., rapportent des observations qui ne laissent aucun doute à cet égard. Mais les épidémies fauchant les nouvelles accouchées, aussi meurtrières que la peste et la variole, ne furent signalées qu'après l'apparition des Maternités. On peut donc dire que la philanthropie fut cause des premières épidémies de fièvre puerpérale.

Il est bien certain, n'est-ce pas, que saint Louis en créant à l'Hôtel-Dieu la « salle neuve » destinée « aux femmes gisans d'enfants », lesquelles étaient primitivement soignées par la « ventrière des accouchez », ne se doutait guère de ce résultat.

Lisez le livre si intéressant, si instructif, de M^{lle} Carrier sur « *Les origines de la Maternité de Paris* », et vous y verrez les documents les plus curieux concernant les épidémies observées à l'*office des accouchées* de l'Hôtel-Dieu en 1662, 1664 et surtout en 1746.

Partout où des Maternités furent fondées, partout le même résultat fut constaté : les femmes y étaient au moins décimées. Je dois ajouter que, partout aussi, on cherchait à expliquer la cause de ces épidémies et les moyens de les faire cesser.

Si, pendant plus de deux mille ans, les médecins de l'antiquité et du moyen-âge, se faisant l'écho de la doctrine hippocratique, incriminèrent presque uniquement la suppression des lochies et accusèrent ces dernières d'empoisonner l'organisme, la seconde moitié du XVII^e siècle vit apparaître la théorie de la métastase laiteuse. Sous l'influence de Puzos, cette théorie se vulgarisa rapidement, et on décrivit alors, avec force détails, des *péritonites laiteuses*, des *fièvres de lait malignes*.

Pour vous donner quelques clartés sur ce qui se faisait alors, je vais vous conter aussi rapidement que possible ce qui se passait à la Maternité de l'Hôtel-Dieu de Paris en 1778³.

Au commencement de l'année 1778, M^{me} Dugès étant en possession du service depuis trois ans, l'épidémie était telle que, sur *douze accouchées, sept au moins* étaient atteintes de fièvre puerpérale. L'administration, le Bureau, comme on disait alors, invita les médecins à donner leur avis sur les moyens d'arrêter cette « espèce d'épidémie ». Sur quoi chacun des médecins s'étant expliqué selon son ordre de réception, ils s'entendirent sur les points suivants : ils reconnaissent d'abord que la plupart des femmes qui ont péri de ce mal en sont atteintes au plus tard dans les douze heures de leur accouchement ; que le mal se manifeste par des douleurs aiguës dans les entrailles, qu'elles sont travaillées d'une fièvre violente. Le visage est enflammé, le lait ne monte point aux mamelles, puisque toutes sont prises du délire et périssent au plus tard le second jour.

Après avoir fait l'autopsie d'un grand nombre de ces malades, lesdits médecins jugent que ce mal est causé par « l'épanchement du lait dans la capacité du bas-ventre au lieu de monter au sein. Ce lait s'aigrit en peu d'heures. Les intestins sont gonflés et couverts d'un rouge inflammatoire et le lait épanché se trouve tourner en fromage, à la quantité de deux fois plein la forme d'un chapeau ».

Les médecins ayant ainsi, dans leur déposition, incriminé le lait, se retirèrent, et le Bureau prit des mesures dont la première fut ainsi formulée :

« Deffenses seront faites dès demain à la laitière qui s'est introduite et placée à la porte de la salle Saint-Joseph depuis plusieurs années, contre les règlements de la maison, de s'y présenter à l'avenir, et cela sera consignée aux portes. Les mères d'offices seront engagées à ne donner ni laisser prendre du lait aux femmes grosses qui vont travailler chez elles... »

Inutile d'ajouter que les malheureuses accouchées continuèrent à mourir dans les mêmes proportions, et que cet état de choses ne se modifia point lorsque la Maternité fut transférée de l'Hôtel-Dieu, là où elle est encore aujourd'hui, et confiée alors à Baudelocque et à M^{me} Lachapelle.

À Vienne, la Maternité fondée par l'empereur philanthrope Joseph II fut inaugurée le 16 Août 1784. Elle resta sous la direction de Simon Ziller pendant cinq ans, puis sous celle de Jean-Lucas Boer, le plus grand accoucheur de l'époque, jusqu'en 1822.

Ai-je besoin de vous dire que l'épidémie puerpérale visita la Maternité de Vienne comme elle visitait la Maternité de Paris ? Mais, sous la direction de Klein, la mortalité prit alors des proportions effroyables.

C'était alors l'avènement du règne de l'anatomie pathologique ! Les *localisateurs* entrèrent en scène pour lutter bientôt avec les *essentialistes*. Car il faut reconnaître que, si la philanthropie a été la cause première des épidémies puerpérales, l'anatomie pathologique en a été bien souvent la cause seconde et la propagatrice.

Quoi qu'il en soit, voici ce qu'on avait pu constater à la Maternité de Vienne à partir de 1833.

À cette époque, le nombre des étudiants des deux sexes était devenu si considérable que la Maternité fut dédoublée ; il y eut alors deux divisions placées l'une sous la direction de Klein, l'autre sous la direction de Bartsch. Dans toutes deux l'instruction était donnée aux étudiants et aux élèves sages-femmes. Cet état de choses dura six années, de 1833 à 1839 et, pendant ce temps, le résultat fut aussi déplorable dans une clinique que dans l'autre : mortalité de 7,36 pour 100 dans l'une et de 6,62 pour 100 dans l'autre.

Mais, dès 1839, l'administration de l'Hospice général décida que l'instruction serait donnée exclusivement aux étudiants dans la première clinique et aux sages-femmes dans la seconde. Bartsch prend la clinique des sages-femmes et brusquement la mortalité de son service tombe, en 1840, à 2,60 pour 100, alors que dans la clinique de Klein, où seuls sont admis les étudiants, la mortalité monte à 9,50 pour 100. Pendant cinq années, 1841 à 1849, l'écart reste le même. Il y eut pendant cette période des épidémies à la clinique des étudiants où la mortalité atteignit le chiffre de 16 et de 31 pour 100.

En face de semblables désastres tous les moyens vantés furent mis en usage : changements fréquents de literie, reblanchissage des salles, fumigations ; ce fut en vain.

Le local des services fut échangé. Le résultat fut le même : « la mort accompagna la première clinique dans le local de la seconde ».

Semmelweis entre à la première clinique dans ces conditions. Le spectacle qu'il voit le désole. Ainsi que le rapporte le Dr Dirner, parmi la population de Vienne elle-même, la première clinique avait une réputation effrayante.

Toutes les femmes venant pour accoucher se présentaient, se pressaient à la deuxième clinique, et, si elles étaient dirigées vers la première, les malheureuses suppliaient qu'on les laissât partir, car elles savaient que dans la première clinique elles étaient exposées à une mort presque certaine et imploraient à genoux pour n'y pas entrer. Semmelweis était constamment témoin de ces scènes déchirantes. Le glas de la sonnette agitée par le sacristain précédant le prêtre portant les derniers sacrements aux agonisantes, se répétant souvent plusieurs fois pendant le jour et pendant la nuit, lui était un véritable supplice. Sa souffrance détermina chez lui une véritable obsession, se traduisant par une observation incessante et inlassable.

Je ferai remarquer, à propos de ce glas, que si le lait fut incriminé à la Maternité de Paris, la sonnette fut considérée à la Maternité de Vienne comme cause de la fièvre puerpérale, en raison de l'émotion qu'elle produisait chez les accouchées.

Déjà, Semmelweis avait remarqué que les parturientes de la première clinique, chez qui la période de dilatation avait été lente, succombaient presque toutes, tandis que, chez les parturientes de la deuxième clinique, la lenteur du travail restait sans gravité.

Souvent il avait constaté que les femmes accouchant dans la rue sans soins, et reçues ensuite dans la deuxième clinique, étaient rarement malades.

Aussi en était-il arrivé progressivement à incriminer les étudiants. Restait à savoir comment et pourquoi les étudiants portaient la mort avec eux.

Profondément malheureux parce qu'il ne pouvait parvenir à cette connaissance et dépister l'ennemi caché, Semmelweis, fatigué, obsédé, se vit dans la nécessité de quitter momentanément le milieu de douleur et de désespoir dans lequel il vivait.

Il partit pour Venise le 2 Mars 1847. En revenant, le 20 Mars, il apprit que son ami Kolletschka, professeur de médecine légale, venait de mourir. Kolletschka avait été blessé au doigt par le scalpel d'un étudiant, dans la salle de dissection ; une lymphangite et une phlébite se produisirent et une infection générale, se traduisant par une pleurésie, une péricardite et une péritonite, entraîna rapidement la mort.

Frappé de l'analogie des lésions observées dans ce cas avec celles qu'il avait rencontrées tant de fois à l'autopsie des femmes mortes de fièvre puerpérale, Semmelweis en conclut qu'il devait y avoir une cause identique dans les deux cas. Alors la lumière se fait dans son esprit. Ce n'était pas le scalpel qui avait tué son ami, mais bien les parcelles cadavériques dont il était souillé ; de même que les doigts des professeurs, assistants ou élèves venant des salles d'autopsie, doigts souillés de parcelles cadavériques, comme le prouvait l'odeur qui s'en dégagait malgré les lavages, portaient, en pratiquant le toucher explorateur là où des plaies sont constantes, l'infection chez les femmes en travail. L'ennemi était trouvé : c'était LE DOIGT DES ÉTUDIANTS !

Dès lors, il pensa qu'il fallait détruire ces éléments sur la main exploratrice afin d'empêcher la production de la maladie chez les accouchées.

Aussi, vers le milieu de Mai 1847, il prescrivit aux étudiants de se laver les mains avec une solution de chlorure de chaux. Brusquement, la mortalité tomba de 12 à 3 pour 100.

Continuant ses observations, il fut bientôt convaincu que le « poison cadavérique » n'est pas le seul élément pathogène pouvant atteindre la femme en travail, mais bien aussi *toute substance organique en voie de décomposition*, et, au premier chef, LES SÉCRÉTIONS SANIEUSES DES ORGANISMES VIVANTS MALADES.

Il exigea alors que, *dans tous les cas*, et non plus seulement au sortir de l'amphithéâtre, les mains des personnes procédant à un accouchement fussent désinfectées ; de plus, il voulut que cette désinfection fût étendue aux *instruments*, au *matériel de pansement*, et enfin il fit séparer les *femmes malades* des *femmes saines*. À la suite de ces nouvelles mesures, la mortalité par fièvre puerpérale tomba pendant l'année 1848 à 1,24 pour 100 et celle des nouveau-nés également de 6 à 4 pour 100.

Messieurs, voilà ce que vit et ce que fit Semmelweis à la Maternité de Vienne.

S'appuyant sur l'ensemble de ces données, il eut la conviction qu'il avait trouvé la solution tant cherchée du problème étiologique.

Il s'expliquait tout, alors : les résultats constatés dans la deuxième clinique étaient dus à *la rareté des explorations pratiquées pendant le travail*.

Dès ce moment, il fit connaître ses idées à ses collègues, à ses maîtres, à ses amis et à un certain nombre d'accoucheurs les plus en évidence, à l'étranger, en les invitant à essayer les lotions chlorurées et en les priant de lui en faire connaître les résultats.

Comment ses idées furent-elles accueillies ? Je vais vous le dire. Voyons ce qui se passa d'abord à Vienne.

Son chef, le professeur Klein, spécialiste de peu d'importance, dit Puschmann, ayant dû sa situation plutôt aux agréments de sa personne qu'à ses titres scientifiques, blessé dans sa vanité, jaloux, disposé à diminuer toujours les mérites des autres, va poursuivre désormais de sa haine son assistant.

Malgré Haller, médecin en chef et directeur provisoire de l'Hôpital général de Vienne, malgré Skoda qui, frappés des résultats obtenus par Semmelweis, demandaient « de soumettre à une expérience décisive une découverte d'une si grande importance scientifique », malgré la majorité de l'assemblée des professeurs demandant la nomination d'une commission, rien ne fut fait, Klein ayant adressé une protestation au ministre, qui décida que la commission ne fonctionnerait pas.

Les deux années pendant lesquelles avaient duré ces fonctions d'assistant à la clinique étant écoulées, il était d'usage d'en obtenir la prolongation. Cette faveur lui fut refusée, et il cessa ses fonctions le 20 Mars 1849.

Il adressa une pétition pour être nommé *privatdocent d'accouchements* : elle resta sans réponse.

En apprenant ces choses, on comprend que Brack se soit exprimé ainsi : « On ne peut juger avec assez de sévérité la conduite qu'on tint à Vienne à l'égard de Semmelweis, mais c'est envers le professeur Klein qu'on doit être le plus sévère,

car jamais il n'a cessé d'agir contre son ancien assistant», et que Varnier, dans son beau livre (*La Pratique des accouchements. Obstétricie journalière*), ait stigmatisé en ces termes le professeur de la première clinique d'accouchements de Vienne : « Ce sera l'éternelle honte du professeur Klein d'avoir arrêté l'essor de Semmelweis et reculé ainsi de vingt ans au moins l'un des plus grands progrès de ce siècle. »

Mais Klein ne fut pas le seul. Kiwisch, l'accoucheur le plus en renom à cette époque, qui fit deux fois le voyage de Prague à Vienne afin d'étudier la question sur place, se montra aveuglément obstiné et hostile aux découvertes de Semmelweis. Un seul accoucheur entrevit les conséquences de cette découverte si considérable : Michaelis. Plus il en avait apprécié la portée, plus il fut convaincu, si bien qu'il pensa avoir causé la mort d'une de ses cousines en l'accouchant peu après avoir fait l'autopsie d'une femme morte de fièvre puerpérale. Cette sinistre pensée entraîna chez lui une profonde mélancolie, et dans son désespoir il se jeta sous les roues d'un train en marche et fut broyé !

Profondément malheureux par cet accueil généralement hostile, aigri, Semmelweis quitta Vienne et rentra à Budapest, ville natale de son père. Là il fut nommé, en Mai 1851, médecin en chef honoraire, sans traitement, de la Maternité de Saint-Roch, où on ne recevait de parturientes que pendant les deux mois de vacances. Pendant les six années que durèrent ces fonctions bimensuelles, il ne perdit que 8 femmes de fièvre puerpérale sur 933 accouchées, 0,85 p. 100.

En Juillet 1858, après la mort de Brily, il est nommé par ses collègues, à l'unanimité, professeur d'Obstétrique théorique et pratique de l'Université de Pesth. En 1860, il publie dans son journal un article étendu sur la *différence entre les idées des Anglais et les siennes sur l'étiologie de la fièvre puerpérale*, et, en 1861, son livre, où se trouve l'exposé complet de sa doctrine et tout son plaidoyer : *L'étiologie de la fièvre puerpérale, son essence et sa prophylaxie*.

J'en extrais ces lignes, qui témoignent d'une façon poignante des sentiments de Semmelweis :

« C'est l'indignation qui inspira ma plume, je croirais commettre un crime si je me taisais plus longtemps et si je ne publiais pas les résultats de mon expérience. J'ai l'intime

conviction que, depuis 1847, des milliers de femmes et d'enfants sont morts qui seraient encore en vie si je n'avais gardé le silence et si j'avais combattu toutes les erreurs commises sur la fièvre puerpérale... On devrait penser que, pour le médecin, le but est de sauver la vie humaine. L'expérience nous a appris que, dans les amphithéâtres cliniques, on n'entend que des philippiques contre ma doctrine; de cette façon, on crée de nouvelles générations de praticiens *infecteurs*, et on ne peut prévoir quand cela cessera...

« Ce ne sont pas mes sentiments qui sont en question, mais la vie de ceux qui ne prennent point part à la lutte. Ma consolation est dans la conviction d'avoir fondé une doctrine sur la vérité. »

Se voyant de plus en plus méconnu et mal jugé, il adresse deux lettres publiques à Spœth, Scanzoni, à Siebold et à *tous les professeurs d'obstétricie*. C'est, dit le prof. F.-J. Herrgott, le cri de désespoir du philanthrope !

L'excitation de son esprit revêtit subitement un caractère maladif grave, qui le fit interner dans une maison d'aliénés à Vienne. Quelques jours avant, il s'était piqué le médius en pratiquant l'autopsie d'un nouveau-né, et il mourut le 14 Août 1865, à quarante-six ans, de *pyoémie*.

Voyons maintenant comment fut accueillie en France la découverte de Semmelweis.

Le 20 Avril 1849, la *Gazette médicale de Strasbourg* publiait un article de tête intitulé : Des moyens prophylactiques mis en usage au grand hôpital de Vienne contre l'apparition de la fièvre puerpérale, *notice communiquée* par M. F. WIEGER, CHEF DE CLINIQUE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE STRASBOURG.

Cet article commence ainsi : « Le D^r Semmelweis, accoucheur en second (Assistenzartz) de la première clinique obstétricale de Vienne, est parvenu, il y a bientôt deux ans, à faire diminuer d'une manière surprenante la mortalité qui régnait dans son service...

« Témoin oculaire, et convaincu que chaque jour de retard fait des victimes dont la mort aurait pu être évitée, je n'ai si longtemps hésité à publier cette notice que parce que j'espérais de voir une plume ayant plus d'autorité que la mienne, se charger de ce soin ; cet espoir fut déçu ; seule, *l'Union médicale* publia un petit article qu'elle a sans doute voulu frapper

d'avance de stérilité en le rangeant dans la rubrique des anecdotes douteuses.

« Voici maintenant le précepte dont l'application a donné les succès signalés : Défense de procéder à l'exploration vaginale, avant d'avoir lavé la main dans un liquide capable d'enlever ou de détruire les substances qui peuvent imprégner l'épiderme ou y adhérer. Dans le principe, on faisait laver les mains dans une solution très étendue de potasse caustique, puis dans de l'eau acidulée ; cette manière de faire eut tout l'effet voulu, mais elle fut remplacée avec avantage par des lotions dans de l'eau saturée de chlorure de chaux, lesquelles altèrent moins l'épiderme. Il importe, avant tout, de nettoyer au moyen d'une brosse et avec un soin minutieux, l'ongle et les sillons épidermiques qui le circonscrivent. Tel est tout le secret.

« Aujourd'hui, je suis en mesure de fonder mes assertions sur les données statistiques suivantes :

*Tableau de la mortalité qui a régné
à la première clinique d'accouchement de Vienne
pendant les neuf dernières années*

Années	Nombre des accouch.	Nombre des décès	
		par an.	sur 100 accouch.
1840	2 810	267	9,50
1841	2 845	238	8,44
1842	3 067	521	16,98
1843	2 871	274	9,57
1844	2 918	260	8,91
1845	3 255	241	7,40
1846	3 354	459	13,68
1847	3 375	176	5,21
1848	3 526	45	1,27

Il est impossible d'être plus précis, plus clair, plus net et plus démonstratif.

Sur la sollicitation de M. Wieger, Semmelweis, adressa une note à l'*Académie des sciences*. Cette note n'arriva pas à la connaissance du public médical et Semmelweis ne reçut jamais de réponse.

Le 7 Janvier 1851, M. Arneth, ancien chef de clinique de la Maternité de Vienne, communiqua à l'*Académie de médecine*

de Paris, une note « sur le moyen proposé et employé par Semmelweis pour empêcher le développement des épidémies puerpérales à l'hospice de la Maternité de Vienne ».

Cette note fut renvoyée à une commission composée de MM. Ricord, Danyau et Moreau. Jamais le rapport n'a été fait.

La communication de M. Arneth fut publiée *in extenso* dans les ANNALES D'HYGIÈNE PUBLIQUE ET DE MÉDECINE LÉGALE, T. XLV.

Les accoucheurs français pouvaient donc connaître de cette façon les travaux et la découverte de Semmelweis. Qu'ont-ils pensé ? Qu'ont-ils fait ?

Lisez la discussion qui eut lieu à l'Académie de médecine en 1858, discussion qui fut qualifiée de *mémorable*, discussion qui dura pendant dix-huit séances, discussion à laquelle prirent part dix-huit académiciens, parmi lesquels tous les membres de la section d'accouchements, ou plutôt non, ne la lisez pas ! Vous n'y verriez que des incohérences, des aveuglements, des ignorances, pour ne pas dire plus. Jetons un voile, et disons comme Hamlet à Polonius : « Des mots, des mots, des mots ! » Cette discussion, cependant, se termina par cette conclusion, mais bien menaçante pour vous : il faut supprimer les Maternités.

C'est le moment où, en France, un ancien interne de la Maternité, Tarnier, démontre contre tous la *contagion de la fièvre puerpérale*.

Lui aussi s'est révolté contre le fatalisme de ses maîtres en face des désastres qu'il constatait. Lui aussi s'est révolté contre l'inertie de ceux qui, énumérant les centaines de leurs victimes, se consolait en « se souvenant qu'ils avaient vu leurs maîtres aussi malheureux qu'eux ». Lui aussi eut la tristesse de voir ses idées méconnues et non appliquées pendant près de quinze ans. Ce n'est qu'à partir de 1850 que Tarnier, accoucheur de la Maternité, applique ses principes et fait tomber la mortalité dans les proportions qu'indiquent ses chiffres.

Mortalité à la Maternité de Paris

Années 1858 à 1869

	Mortalité
Période d'inaction, période endémique	9,31 %

Années 1870 à 1880

Période de lutte contre la contagion	2,32 %
--	--------

Mais alors l'étoile polaire se lève : Pasteur apparaît ! En Angleterre, où Lister, qui avait été l'élève de Simpson, qui par lui avait eu connaissance des travaux de Semmelweis, disait dans son discours d'ouverture en 1869 : « La théorie des germes est l'étoile polaire qui doit nous conduire sûrement dans une navigation qui sans elle serait désespérément difficile. »

Lucas-Championnière, témoin des succès de Lister, rapporte et fait connaître en France la puissante et bienfaisante méthode : la *marche à l'étoile* est triomphante. Lisez ce superbe chapitre dans le livre de Varnier et vous serez documenté sur cette marche évolutive.

Ah ! certes, mon admiration pour Pasteur est sans bornes, j'ai une infinie reconnaissance pour Lister, les noms de Doléris, Chauveau et Arloing ne devront jamais être oubliés, les travaux de Fernand Widal, en faisant connaître le plus commun de nos ennemis, firent époque, mais il faut reconnaître que Semmelweis avait, par sa découverte, le premier déchiré le voile qui obscurcissait tout avant lui et mis entre les mains des médecins les moyens prophylactiques qui sont, en somme et en réalité, ceux employés par nous tous aujourd'hui.

Les médecins de tous les pays ne devront jamais oublier que Semmelweis a dit : « N'APPORTEZ AUCUNE MATIÈRE CORROMPUE DANS L'ORGANISME ET ÉLOIGNEZ-EN CELLES QUI S'Y TROUVERAIENT AVANT LEUR RÉSORPTION » et, de plus, comme le dit si justement Widal, indiqué du premier coup les moyens prophylactiques à prendre avec une précision telle que l'antisepsie moderne n'a rien eu à ajouter aux règles posées par lui.

La Hongrie peut être fière !

Mais il ne nous suffit pas de partager l'admiration et la reconnaissance des Hongrois pour leur compatriote dont le nom est désormais immortel, il nous faut dégager de l'histoire de la vie de Semmelweis les principaux enseignements qu'elle comporte, car combien suggestive est cette histoire !

Vous n'oublierez jamais les remarques et les constatations de Semmelweis sur le rôle du doigt explorateur. Vous aurez toujours présente à l'esprit cette notion que la moindre infraction à l'antisepsie de vos doigts peut causer la mort. Aussi, non seulement vous rendrez vos doigts aseptiques, mais vous ne les emploierez qu'à bon escient.

Pour graver à tout jamais cette notion dans votre esprit, j'ai prié une sage-femme, M^{me} Dabrigeon, sage-femme âgée de quatre-vingt-cinq ans, agréée des hôpitaux depuis 1870. Elle reçut chez elle, de 1870 à 1903, 5 278 femmes qui lui furent envoyées de la Maternité. *Elle n'en perdit aucune.*

Je l'interroge devant vous et elle avoue *n'en avoir jamais touché aucune.*

Certes, je reconnais, je proclame que le toucher est nécessaire, mais il ne doit être pratiqué qu'à bon escient. Vous vous rappellerez que c'est en obéissant rigoureusement à ces préceptes que nous sommes arrivés à obtenir dans les Maternités, si longtemps accusées à juste titre, les résultats que je vous montre et qui sont obtenus dans ma clinique, où le nombre des étudiants pratiquants est considérable.

L'histoire de la vie de Semmelweis nous montre une fois de plus l'influence néfaste des dogmes en médecine, comme partout, et la puissance si souvent rétrograde de l'esprit scholastique.

Elle nous montre également que l'observation, en médecine, domine tout et qu'elle commande à l'expérimentation. C'est l'observation qui a guidé Semmelweis, et l'observation seule.

Mais combien il m'est doux de constater devant vous que le moteur qui conduisit Semmelweis était d'essence altruiste ! Chez Semmelweis, comme chez Tarnier, c'est l'altruisme qui rendit l'observation si intime et les conduisit là où ils devaient trouver la vérité. Ah ! soyez altruistes ! J'ai écrit quelque part que tout jeune homme n'ayant en vue que la fortune ou les honneurs ne devait pas faire de médecine. Je suis chaque jour plus convaincu que j'avais raison en écrivant cela. Je ne dis pas que vous ferez des découvertes comme Semmelweis, mais, quelle que soit votre situation, quels que soient vos titres, vous n'aurez jamais de satisfaction plus grande, vous n'éprouverez jamais autant de joie que quand vous aurez fait vos efforts pour atténuer ou guérir les souffrances des autres. Et cela est à la portée de tous.

Quoi qu'il en soit, j'espère que ce que je vous ai dit de Semmelweis vous a fait comprendre pourquoi, au début de cette leçon, je vous ai dit que le nom de Semmelweis devait être placé au premier rang parmi ceux des bienfaiteurs de l'humanité.

Notes

- ¹ Leçon faite le 9 novembre 1906.
- ² J'adresse des remerciements sincères à mon collègue le Dr. G. Dirner, professeur et directeur de la Maternité de Budapest, qui a bien voulu me faire parvenir son remarquable discours avec ceux prononcés par mes collègues à la cérémonie du 30 Septembre.
- ³ Voir Mlle Carrier, *loc. cit.*.